



Les **héroïnes** magnifiques des autrices et auteurs romands Des figures féminines fortes et fragiles à la fois arrivent en librairie en cette fin d'été, mais pas seulement. Il suffira de se rendre au Livre sur les quais, la semaine prochaine, pour prendre le pouls de la belle diversité de ce qui s'écrit et ce qui se publie ici. Exemple en six titres.

### Caroline Rieder

Elles s'appellent Jeanne, Anna ou Piper. Elles ont en commun une force de caractère, un refus de se laisser assigner un rôle. Une fragilité aussi. Elles, ce sont les héroïnes de trois des livres de la rentrée littéraire romande, ceux de la primo-romancière valaisanne Sarah Jollien-Fardel, de la Vaudoise Anne-Sophie Subilia et du Genevois Joseph Incardona. Si nous avons choisi de mettre l'accent sur ces personnages féminins qui touchent par leur courage, leur intransigeance et leur sincérité, c'est aussi parce que leurs histoires portent bien plus loin que leur seule personne. De quoi battre en brèche encore une fois la

suspicion régionaliste qui pèse sur une production romande qui ouvre pourtant grand la porte au monde et à ses soubresauts.

Même si elle se présente sans commune mesure avec les près de 500 titres annoncés de l'autre côté de la frontière, une moisson de belle facture vient ainsi marquer cette fin d'été romande, après deux ans perturbés par la pandémie, où les livres sortaient en ordre dispersé.

Dans les héroïnes encore, mentionnons celle qui verra ressurgir de son passé ce «Fusil» d'Odile Cornuz, la malicieusement nommée Chiara Mastrini et ses rêves de célébrité («Quand meurent les éblouissements», Anne-Frédérique Rochat), sans oublier la jeune Tangerina, guerrière de la cause

animale condamnée à la prison dans «Vanité», de Reynald Freudiger.

Au rayon des fertiles ailleurs, on passe de la Roumanie de Ceausescu avec la «Lettre à mon dictateur» d'Eugène au manoir de Churchill avec «Un Noël avec Winston», avec un détour par la Turquie contemporaine vue par Maxime Mailard dans «Tamam». Sans oublier la poétique fiction d'anticipation «Le pas de la demi-lune» de David Bosc, dans une Marseille devenue Mahashima.

Le monde du livre romand se retrouve aussi dans un pastiche de polar qui prend pour cadre le Livre sur les quais. «Mais qui a tué Marc Voltenauer?» de Xavier Michel, confirme encore la vivacité du milieu, avec des Suisses qui comptent pour la moitié de la programmation du festival morgien.



## «Malgré MeToo, la violence est toujours là»



**La Valaisanne Sarah Jollien-Fardel livre un premier roman qui prend aux tripes.** MARIE-PIERRE CRAVEDI



**S**arah Jollien-Fardel écrit depuis longtemps. Mais tout ce que cette journaliste n'a pas jugé abouti au niveau littéraire, elle l'a brûlé. Il est heureux que «Sa préférée» n'ait pas connu le même sort, tant le roman qui sort chez l'éditeur française Sabine Wespieser est une claque. Avant même sa parution, il a déjà fait parler de lui en France et en Suisse, sélectionné pour le Prix FNAC, le Prix envoyé par la Poste, puis pour le Prix des lecteurs de la ville de Lausanne, avec une traduction en allemand et une parution en Livre de poche déjà prévues. Au téléphone, son auteure évoque, heureuse mais encore un peu surprise de cet écho, un agenda qui s'est subitement tendu.

En tension, le livre l'est dès la première phrase: «Tout à coup, il a un fusil dans les mains. La minute d'avant, je le jure, on mangeait des pommes de terre.» Le premier chapitre se présente à l'avenant, avec en germes, toute l'histoire de Jeanne, cadette d'une famille tyrannisée par un père alcoolique et violent, sans que personne, dans ce village des montagnes valaisannes, ne lève le petit doigt. Pas même ce médecin que l'enfant admirait. Pourtant il savait, comme les autres.

Comment grandir après cela? Après une enfance intégralement passée à l'affût des signes avant-coureurs de la fureur prête à se déchaîner. Comment avancer avec le fardeau de la lâcheté, celle des autres mais aussi la sienne, lorsqu'elle se sauve, d'abord à l'internat à Sion, puis à Lausanne.

Elle-même originaire d'une localité montagnarde du Valais, et longtemps installée dans la capitale vaudoise comme son per-

sonnage, Sarah Jollien-Fardel précise avant même que la question n'arrive: «Ce n'est pas mon histoire. Ce père n'a rien à

## «Ce n'est pas mon histoire. Ce père n'a rien à voir avec le mien. Par contre je travaille comme bénévole dans un foyer pour femmes battues, et j'avais envie de parler de cette réalité»

**Sarah Jollien-Fardel,**  
auteure de «Sa préférée»

voir avec le mien. Par contre je travaille comme bénévole dans un foyer pour femmes battues, et j'avais envie de parler de cette réalité. Malgré MeToo, malgré la libération de la parole, la violence est toujours là. Et cela arrive aussi à des femmes indépendantes financièrement, intelligentes, instruites.»

Le récit avance au fil des tentatives de l'héroïne pour s'affranchir des souvenirs, qui reviennent en flash-back. Les drames, suicide de la sœur aînée, mort de la mère, s'opposent à l'oubli. Il y aurait tous les ingrédients pour faire pleurer dans les chaudières, et pourtant «Sa préférée» évite la mièvrerie. La narratrice ne se pose jamais en victime, elle accuse: «Il a confisqué toutes mes allégresses, masqué toutes mes jouissances.» Contre les coups, elle choisit les livres, les études, les rencontres qui la réparent, un peu. Car chez Sarah Jol-

lien-Fardel, rien n'est noir ni blanc. Tenter de «se civiliser» avec Charlotte, approcher l'empathie avec Marine, s'autoriser à aimer un homme, enfin. Mais cela suffira-t-il à refaire les fondations sapées dès l'entrée dans la vie?

«Dans cette histoire, beaucoup de choses se sont passées malgré moi. Jeanne m'a beaucoup étonnée par moments car en plus de dénoncer la violence, ça me tenait à cœur d'écrire sur ces gens qui, en apparence, ont toutes les cartes en main pour réussir, mais n'y arrivent pas. Autant cela m'agaçait quand j'avais 30 ans, autant cela me touche à 50 ans.»

«Sa préférée» embrasse dans une écriture leste et àpre une foule de thèmes, pour mettre à l'épreuve cette notion dont l'auteure a «un peu ras-le-bol», mais à laquelle elle ne trouve pas d'équivalent: la résilience. Un cheminement qu'elle installe entre deux pôles géographiques. Il y a le lieu de naissance que Jeanne renie, puis réhabilite face au regard condescendant de la très snob Charlotte, avec une ode à un Valais loin des clichés: «Je rêve d'écrire sur mon canton depuis que j'ai 12 ans.» De l'autre, le Léman et son eau du renouveau. Sur le trajet, les mots se bousculent pour prendre le pouls d'un cœur qui, dès la naissance, a battu trop vite. **Caroline Rieder**

**La rencontrer** Lecture de «Sa préférée» par Brigitte Cottens au Livre sur les quais (sa 3 sept., 15h-16h). Débat sur «La voix des femmes, dire la domination masculine» (di 4, 13h30-14h30)

[www.livresurlesquais.ch](http://www.livresurlesquais.ch)



«Sa préférée»  
Sarah  
Jollien-Fardel  
Sabine Wespieser  
Éditeur,  
205 p.



## «Cette histoire devait être portée par une femme»

Joseph Incardona a le sens du tragique. Livre après livre, dans sa veine noire ou plus intimiste, l'auteur genevois lance ses personnages dans le grand bain de la vie, avec mordant et tendresse, dans des histoires portées par une écriture cinématographique et une construction à la dramaturgie impeccablement réglée. Après «La soustraction des possibles», qui plongeait dans le vivier du monde bancaire genevois de la fin des années 80, croisant requins de la finance, truands et losers attachants, «Les corps solides» surfe au bord de l'Atlantique, quelque part sur la côte landaise.

On est cette fois chez les modestes: «J'ai voulu évoquer cette précarité qu'on ne montre pas, cette France profonde et marginale dont il est difficile de s'extraire», détaille le romancier. C'est exactement ce qui arrive à Anna, la «première grande héroïne» de Joseph Incardona: «Dans mes précédents romans il y avait déjà des figures féminines importantes, mais ici elle est davantage mise en avant. Je ne sais pas pourquoi, il fallait que cette histoire soit portée par une femme.»

La vie déjà précaire de cette mère célibataire et vendeuse de poulets rôtis sur les marchés bascule le soir où sa camionnette sort de la route puis prend feu, après une funeste rencontre avec un sanglier. Il ne lui reste que le bungalow du camping dans lequel elle vit avec Léo, son fils de 13 ans. Et le «gun», cette planche de surf légendaire. Bien des années auparavant, la pièce taillée en balsa est revenue seule sur un rivage californien, alors que son propriétaire restait sous l'eau. C'était le mari d'Anna et père de Léo. Un «gun» qui attend l'heure où ce fils, surfeur comme ses parents, saura le dompter.

C'est presque la seule arme dans ce roman moins noir, plus sentimental que d'habitude, mais où la critique sociale n'en est pas moins vive, entre les bureaucrates déshumanisés, les paysans désespérés ou le harcèlement scolaire.

Ici, la violence est avant tout symbolique, avec ce jeu télévisé retransmis sur une chaîne nationale auquel Anna, acculée, se résout à participer. Le principe du show est d'une sim-

PLICITÉ DÉCONCERTANTE: il consiste à toucher un

**«Le surf est un des plus beaux sports qui existe, car il demande d'être proche des éléments. Et il faut se redresser, et rester debout.»**

**Joseph Incardona,**  
auteur des «Corps solides»

pick-up. Le dernier candidat à lâcher remporte l'engin à 50'000 euros. Une compétition au cynisme absolu présentée, c'est un comble, comme «un jeu 100% égalitaire, ouvert à toutes et tous.»

Ce que la publicité ne dit pas, c'est que le tirage au sort a été orienté pour ne laisser filtrer que la «médiocrité acceptable». L'existence même de ce programme télévisé n'a rien d'anodin: produit par un service public à la botte d'un conglomérat automobile qui veut relancer l'achat de ses véhicules, avec l'aval même de la «reine des abeilles», cette présidente dont Joseph Incardona dote la France. «C'est un peu le dernier rempart dans cette société qui se délite. Elle s'occupe de ses citoyens comme de ses abeilles, mais elle se voit obligée de soutenir ce jeu. Et, malgré sa désapprobation, elle se sert elle aussi du divertissement, cette fois à des fins de stabilité sociale.»

Ce concours, l'auteur ne l'a pas inventé, il en a juste étendu l'ampleur et précisé les modalités: «J'ai entendu parler d'un concessionnaire de voitures qui avait fait ça au Guatemala, et qui s'était lui-même inspiré d'un vendeur du Texas. Je me suis aussi intéressé à ces jeux de la fin des années 30, comme le marathon de danse qui a inspiré «On achève bien les chevaux». Dans tous les cas, c'est le même principe: on exploite le désespoir des gens.» Les pauses pipi pour tout répit, l'intervention des «anges» pour apporter motivation et nourriture aux candidats: dans ce qu'il imagine, rien ne semble invraisemblable au royaume de la télé-réalité.



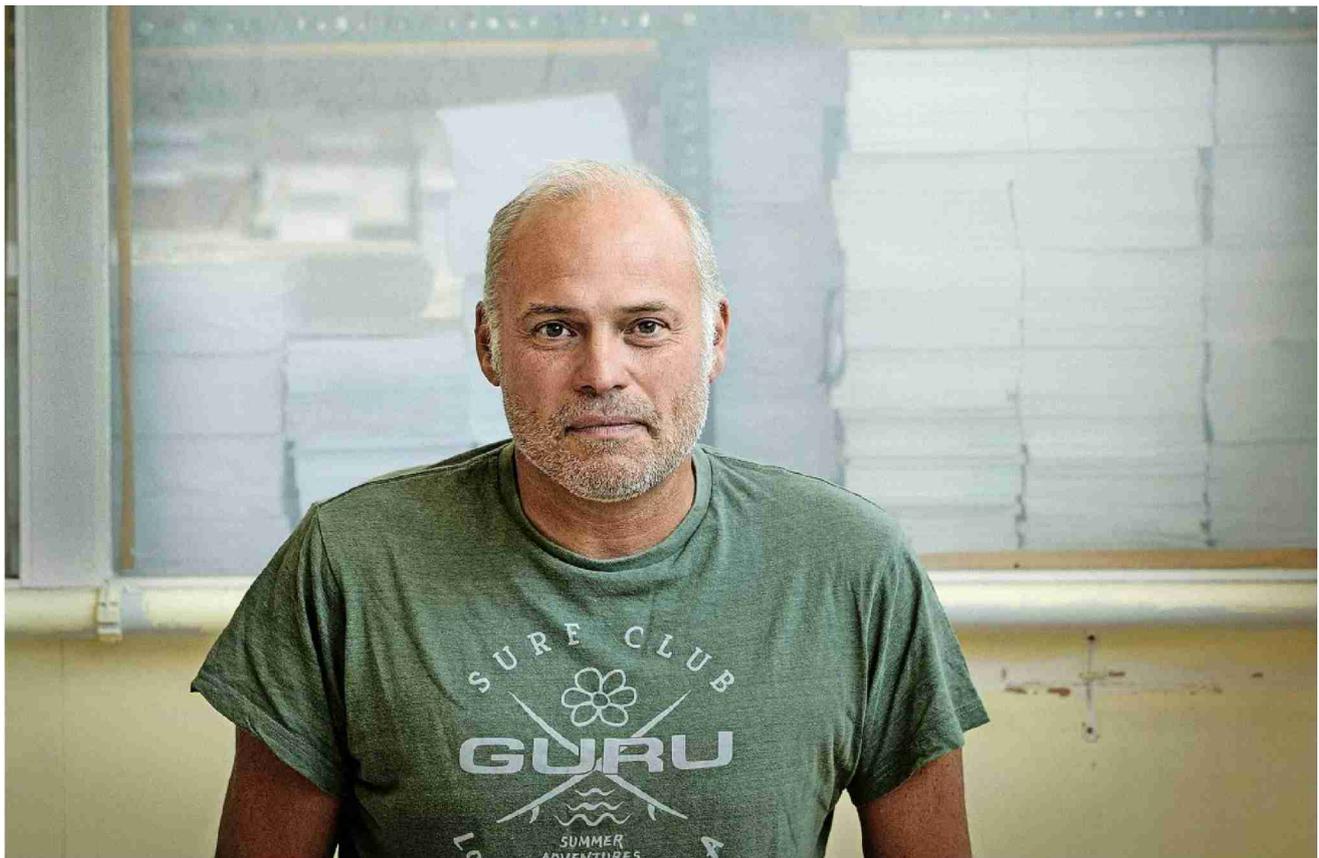
En contrepoint à ces concurrents immobiles, la main collée à une carrosserie, le surf figure le mouvement, la liberté. «J'ai lu plusieurs grands romans qui évoquent le surf et je suis toujours resté avec cette curiosité. Je m'y suis mis il y a 4 ans et je trouve que c'est un des plus beaux sports qui existe, car il demande d'être proche des éléments: se lever à l'aube, observer les vagues, savoir lire le vent... Et dans le surf, il faut se redresser, et rester debout.»

Une attitude qui rejoint celle d'Anna, mère courage qui cherche envers et contre tout à garder sa dignité. Gagnera-t-elle le jeu, ou autre chose? Suspense. Elle emportera, c'est sûr, les votes des lectrices et lecteurs. **CRI**

**Le rencontrer:** Joseph Incardona sera en dédicace au Livre sur les quais et participera à une discussion sur le thème «S'en sortir, à quel prix», avec Nicolas Rey, (sa 3 sept, 11h).



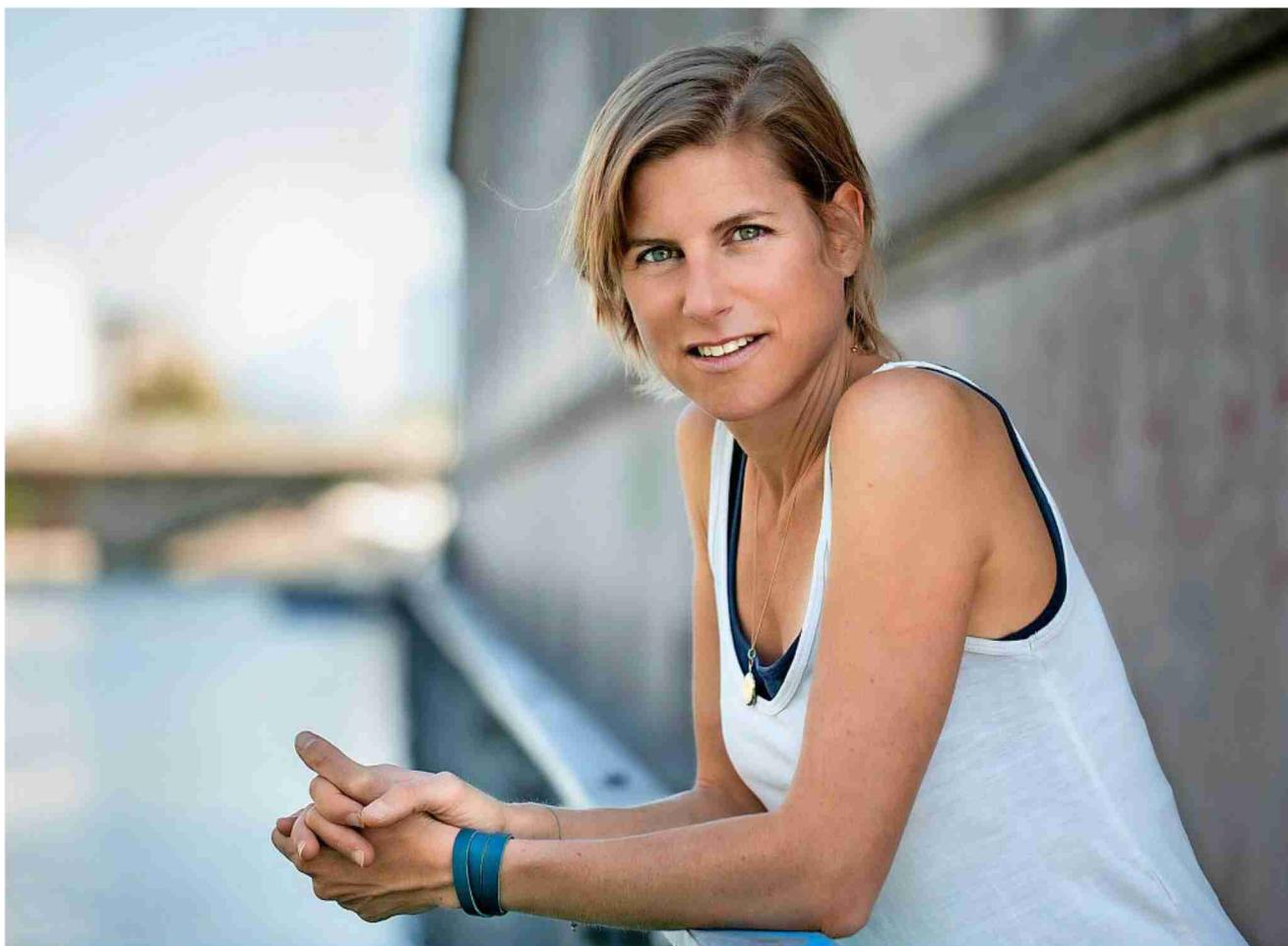
**«Les corps solides»**  
Joseph Incardona  
Éd. Finitude,  
261 p.



Joseph Incardona restitué avec force dans «Les corps solides» le combat d'une émouvante figure maternelle. LAURENT GUIRAUD



## «Piper fait ce qu'elle pense devoir faire»



**Anne-Sophie Subilia dresse un portrait de femme tout en nuances.** ROMAIN GUÉLAT/ÉDITIONS ZOÉ

Après «Neiges intérieures», la Lausannoise passe du froid au chaud, du Grand Nord à la bande de Gaza pour y installer, dans «L'Épouse», un moment de vie particulier: celui de Piper Desarzens, Anglo-Suisse qui rejoint, pour un an, son mari délégué du CICR dans les territoires occupés. Si le sujet fait douloureusement écho à la tension qui est remontée d'un cran dans la région, son inspiration n'est pas liée à la situation politique: «Mon livre est né, comme les autres, d'une image qui me saisit tout à coup, en l'occurrence celle d'une femme en train de balayer le sable sur son perron, à Gaza»,

raconte l'auteure. Une apparition qui croise une interrogation qu'elle poursuit depuis un moment sur les univers domestiques, le rapport au ménage et au logis, et des souvenirs de sa mère, qui a vécu dix-huit mois à Gaza dans les années 74-75 pour accompagner le père de l'auteure, alors délégué du CICR.

«Je ne m'attendais pas forcément à écrire un livre sur cette région un jour. J'ai toujours été sensible au sort des Palestiniens, mais tout à coup il y a eu un dé clic, et j'ai eu envie d'en savoir plus. Par contre, ce que je raconte est bien différent de l'expérience de mes parents. Piper n'est pas

ma mère, je me suis juste appuyée sur leurs souvenirs.»

On est donc en janvier 1974. Il n'y a bien sûr pas internet, pas même de téléphone installé dans la maison. Pour communiquer avec les proches, il n'y a que les lettres qu'elle écrit quotidiennement. Elles remplissent un peu le vide de ses journées et de la maison, qui compte à son arrivée plus de cafards que de meubles, entourée d'une ébauche de jardin où poussent surtout les gravats. Son désœuvrement est amplifié par le fait qu'elle est juste «la femme du



## «Je me suis inspirée des souvenirs de mes parents, mais ce n'est pas l'histoire de ma mère que je raconte avec Piper.»

**Anne-Sophie Subilia,**  
auteure de «L'Épouse»

délégué», qu'elle attend à longueur de journée.

Une langueur la saisit bientôt dans cette maison face à la mer où le sable est partout. Qu'elle le chasse à coups de balai, et il revient dix minutes plus tard. Pour faire sentir ce bout de terre ensablé, ce sentiment d'oppression de la vie à Gaza, l'auteure aurait pu classiquement s'intéresser à l'action humanitaire du mari. On la découvrirait par les bribes qu'il en raconte à sa femme. Le quotidien de l'épouse met la loupe sur d'autres éléments qui agissent comme autant de révélateurs: cet intérieur

nu mais si chaleureux qu'elle découvre en suivant une petite fille qui lui a pris spontanément la main alors qu'elle se baladait sur la plage, l'attitude tantôt suspicieuse tantôt moqueuse des soldats aux checkpoints, ces regards de femmes qui réprochent et envient en même temps ses tenues. Car si Piper affiche une élégance qui tranche avec les vêtements rapiécés de la population locale, elle va se battre pour les aider, et pour se sentir utile, notamment en s'occupant d'un nourrisson délaissé dans un hôpital dépourvu de tout. «Elle ne réfléchit pas. Elle fait ce qu'elle pense devoir faire pour sauver ce bébé, quitte à mettre son mari dans l'embarras. J'ai voulu montrer comment les rencontres la poussent à agir, de quelle manière elle se recharge au contact de certaines personnes. Comment cette femme qui ne travaille pas pour le CICR peut malgré tout avoir une influence sur son mari, sur les gens qu'elle côtoie. Ce n'est pas parce qu'elle reste à la maison qu'elle n'aura pas d'impact sur son environnement», relève Anne-Sophie Subilia.

Même si elle sera remise à sa place, des graines sont plantées, à l'image de cet autre symbole de la résistance, cet incroyable jardin qui sort du sable, par la grâce du travail acharné du vieux Hadj, aux mains étonnement jeunes: «C'est le lieu de respiration et d'émerveillement de Piper, ça va la requinquer, tout comme la présence du jardinier.» D'abord très distant avec l'étrangère, il finira par accepter qu'il peut être ami avec la femme du délégué. Les plantes et les fleurs qui jaillissent un beau jour, c'est aussi «une ode à un travail manuel à la fois lent et désordonné, qui fait naître quelque chose de magique, et je crois fortement au fait que le beau soigne». «L'Épouse» peint à petits traits le portrait nuancé et délicat d'une femme, d'un couple que les tensions n'épargnent pas, et d'une région. Un livre qui touche et sensibilise à la fois. **CRI**

**La rencontrer** Anne-Sophie Subilia sera en dédicace chez Payot à Morges le vendredi 2 septembre de 18h30 à 20h.



**«L'Épouse»**  
Anne-Sophie  
Subilia  
Éd. Zoé,  
219 p.



## Autres sorties

### Chronique

Vingt ans après la rupture, une femme reçoit un téléphone de son ex-mari, qui veut récupérer sa vieille carabine. La demande la replonge dans l'histoire de leur couple, dont le souvenir s'égrène au fil d'objets, souvent anodins en apparence, comme une pièce de monnaie, un béret, une trottinette. Autant d'outils permettant à la Vaudoise d'origine Odile Cornuz d'autopsier avec un œil affûté et poétique l'amour virant au rapport de force, la relation du beau-père à sa belle-fille, la violence sous-jacente. **CRI**



### Biographie

Écrire sur Churchill? Que d'encre déjà engagée sur l'animal politique, l'orateur hors pair, écrivain et peintre. Mais c'est un Winston très personnel que Corinne Desarzens restitue ici. Pas de biographie linéaire, des moments picorés de la vie du «vieux lion», de l'enfant délaissé à l'atmosphère de la conférence de Yalta, de son manoir de Chartwell à sa méthode pour retenir 1700 discours, des bons mots qui fusent au contenu des assiettes (jamais végétariennes...). Car «Winston, Winston Churchill, c'est Noël. Noël à lui tout seul.» Le redécouvrir sous la plume de cette grande styliste aussi, c'est Noël. **CRI**



### Pastiche

Après son recueil de prose poétique «Tu liras sur mes murs», le Genevois Xavier Michel, binôme du groupe Aliose, revient avec un ovni: un pastiche de polar. Voilà Marc Voltenuer assassiné en plein Livre sur les quais, sur fond de rivalité entre Nicolas Feuz et Marie-Christine Horn. L'inspecteur Ramuz, arrière-petit-fils de Charles-Ferdinand et grand admirateur des plumes du polar romand, s'agitte surtout pour récolter des autographes. On y croise au passage Amélie Nothomb, Alexandre Jardin, Elisa Shua Dusapin, Quentin Mouron ou Barrigè. Léger et drôle. **CRI**

